

« Se défier à travers les livres c'est sans doute faire le point sur son propre parcours de lecteur, exposer fièrement ses butins, évaluer ce qu'on a (ap)pris en prenant les histoires d'assaut, prendre acte des victoires adverses et plus sûrement encore faire la conquête de la plus haute des entreprises humaines : espérer se rencontrer et se comprendre à travers le système le plus arbitraire qui soit, le langage. » nous dit Yvonne Chenouf en choisissant la mer comme thème illustrant « sa pratique réitérée de la littérature. »

Sans nul doute, la lecture de son texte aidera chacun et chacune (parent, enseignant, bibliothécaire...) à favoriser chez les enfants « par les récits et les images » la naissance de « valeurs symboliques organisant des communautés de même culture. »

DÉFIER LA MER

Yvonne Chenouf

« La mer modèle les mœurs comme elle fait les rivages. » André Suares (Paroles de la mer)

INTRODUCTION

Se lancer un défi à travers les livres, comme ce fut le cas à Arcachon (Circonscription Arcachon 2) cette année, c'est affronter publiquement la réalité de ses savoirs et, si les questions qu'on s'échange le permettent, braver ses intimes représentations. La pratique réitérée de la littérature finit par attribuer à des lieux, des personnages, des situations... des valeurs symboliques. Au « chat » seront, par exemple, associées (pour peu qu'on ait lu ou écouté des histoires les concernant) des images d'indépendance (*Le chat qui s'en va tout seul*¹, *Une nuit, un chat*²...), de ruse (*Le chat botté*, *Le cochet*, *le chat et le sourire*, *Le journal du chat assassin*³...), de souris (*Cendrillon*, *La souris de Monsieur Grimaud*⁴...), d'oiseaux (*Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*⁵), d'animal de compagnie (*Les contes du chat perché*, *Mon chat le plus bête du monde*...) parfois incapable de quitter le confort des

1. *Histoires comme ça*, Rudyard Kipling, Delagrave, Hachette, Gallimard... (titre liste cycle 3)

2. *Une nuit, un chat*, Yvan Pommaux, L'école des loisirs

3. *Le journal du chat assassin*, Anne Fine, L'école des loisirs (1^{er} titre liste cycle 3)

4. *La souris de M. Grimaud*, Franck Asch et Devin Asch, Albin Michel

5. *Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*, Luis Sepulveda, Seuil (titre liste cycle 3)

6. *Le paradis des chats*, Emile Zola, Caligram (titre liste cycle 3)

7. *Chat perdu*, Jean-Noël Blanc, Gallimard (titre liste cycle 3)

hommes pour les attraits de la sauvage liberté (*Le paradis des chats*⁶, *Chat perdu*⁷...). Dès le titre, la couverture et, parfois, le nom de l'auteur, le lecteur est en capacité de se représenter le récit à venir, ses péripéties, son genre, etc. Tout un ensemble de prévisions que l'auteur s'attachera à conforter ou à déjouer pour créer le plaisir littéraire, le plaisir esthétique⁸. Sur l'horizon d'attente, le sens navigue peu ou prou.

Peu à peu, par les récits et les images, des valeurs symboliques organisent des communautés de même culture⁹, franchissant parfois les frontières pour devenir des archétypes, des formes universelles structurant un inconscient collectif. Répétées, reprises, retravaillées, diversement proposées, sédimentées, ces formes agissent puissamment dans la compréhension. En leur absence, comme pour les enfants ou les lecteurs peu experts, c'est la vie qui organise les représentations et le sens est alors limité, voire aveuglé, par l'expérience personnelle. Englobé dans ses représentations intimes et forcément partielles, le lecteur est alors impuissant à ouvrir son champ de références pour lui donner un sens plus universel, plus partageable : tout le ramène à lui. Or, en littérature, pour comprendre et pour débattre, les émotions doivent être « socialisées », les enfants initiés « *au corpus constitué de mythes et de symboles qui offre comme une cartographie de l'émotionnel. Ils pourront y lire, accessoirement, l'histoire des mythes et des symboles, comment, par exemple, les héros purgateurs de monstres, Héraclès, Gilgamesh ou Cuchulain, ont dégénéré en Superman ; comment l'apothéose de Castor et Pollux, l'entrée au paradis promise par la « bonne mort » médiévale, s'écrit aujourd'hui par la métamorphose du mort en oiseau (Le vol du cygne de Teijiman, Le Peintre et les cygnes sauvages de Claude Clément) ou en météore (Jojo la mache d'Olivier Douzou, Ce changement-là de Philippe Dumas).* »¹⁰ Pas de « *négociations publiques de sens* »¹¹, quand les règles sont aussi nombreuses que les joueurs, pas d'écoute de soi sans intersubjectivité.

L'espace géographique est particulièrement propice aux images littéraires. Il suffit qu'on évoque une vallée ou un parking, une taverne ou les racines d'un chêne pour qu'aussitôt une histoire se dessine, des personnages surgissent et des émotions se forment. L'espace, cadre des investissements du

lecteur, est actif. La mer, parce qu'à elle remontent nos origines et parce qu'elle est toujours le lieu des espoirs et des défaites, est un élément littéraire de premier ordre. Sur les flots se déchaînent les tempêtes divines, se construisent les ambitions de conquêtes, se jouent les intrigues amoureuses et se jettent les rêves comme bouteilles à la mer. Tantôt appareillant avec Tristan, tantôt se débattant comme Robinson, tantôt cherchant fortune avec Long John Silver ou nourrissant la nostalgie du retour avec Ulysse, nous poursuivons d'improbables quêtes sur les mots fausement tranquilles des livres, contemplant les reflets de la vie sur le miroir troublant des pages.

Se défier à travers les livres c'est sans doute faire le point sur son propre parcours de lecteur, exposer fièrement ses butins, évaluer ce qu'on a (ap)pris en prenant les histoires d'assaut, prendre acte des victoires adverses et plus sûrement encore faire la conquête de la plus haute des entreprises humaines : espérer se rencontrer et se comprendre à travers le système le plus arbitraire qui soit, le langage.

COURANTS MARINS

Les représentations de la mer ont évolué au cours des temps et tout imaginaire est travaillé par les différents sentiments que la grande masse liquide a inspirés aux hommes. Trois citations peuvent aider à parcourir une partie de l'immense étendue du sens aujourd'hui disponible.

L'Eau primordiale est inscrite dans la mythologie : Ouranos (le ciel) et Gaïa (la terre) s'unissent pour féconder six couples de Titans, êtres vivants mais en même temps forces élémentaires. On retrouve, par exemple, l'influence de cette origine dans le nom du plus célèbre transatlantique : Le Titanic¹². « *Océan est le plus célèbre de tous. Il est la personnification de l'eau qui entoure le Monde, sur laquelle flotte le disque terrestre. Ce n'est pas une entité « géographique » c'est une force cosmique ; sa conception est née en un temps où l'on pensait que la terre habitée était une île immense, posée au centre d'un fleuve qui l'enserrait. (...) Eau primordiale, il est le père des fleuves (...) Premier-né des Titans, Océan est « marié » à Téthys, la plus jeune des Titanides, qui personnifie la puissance féminine de la Mer.* »¹³

8. Hans-Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, pp.50-51

9. Jerome Bruner, *Pourquoi avons-nous besoin de nous raconter des histoires*, Retz

10. Catherine Tauveron (dir.), *Lire la littérature à l'école. Pourquoi et comment construire cet apprentissage spécifique de la GS au CM*, Hatier, p.47

11. Jerome Bruner, *...car la culture donne forme à l'esprit*, Eschel

12. Navratil, Olivier Douzou, Le Rouergue

13. Pierre Grimal, *La Mythologie Grecque*, PUF, p.22

Longtemps, la mer a provoqué des frayeurs qui ont alimenté la littérature et exalté les expéditions, depuis le projet de conquêtes jusqu'à l'obstacle le plus redouté : la rencontre des fonds sous-marins (monstres¹⁴ et naufrages) : « *Toute sa nation a ses récits, ses contes sur la mer. Homère, les Mille et Une nuits, nous ont gardé un bon nombre de ces traditions effrayantes, les écueils et les tempêtes, les calmes non moins meurtriers où l'on meurt de soif au milieu des eaux, les mangeurs d'hommes, les monstres, le Léviathan, le kraken et le grand serpent de mer, etc. Le nom qu'on donne au désert, « le pays de la peur », on aurait pu le donner au grand désert maritime.* »¹⁵

À la manière des *Mille et une nuits*, Sindbad¹⁶ raconte à ses amis, jour après jour, ses sept voyages tandis que Claude Ponti joue, à sa manière aussi, sur l'union de deux éléments naturels contrastés, le désert et la mer, en titrant un de ses albums *L'île des Zertes*¹⁷.



Mais, pour être inconnus, les fonds sous-marins n'ont pas toujours suscité désintérêt et déplaisir. Qu'on ait cru les avoir apprivoisés par l'aménagement de rivages harmonieux, riches en troupeaux prospères et fertiles en moissons abondantes comme au temps de l'âge d'or chanté par Virgile ou qu'on ait imaginé une nature sous-marine pleine de magnificence¹⁸, reflet immergé de la surface terrienne et conservatoire de l'innocence originelle, la littérature a constamment tenu ouvert le livre de la Nature, présentant tous ses éléments comme des manifestations heureu-

ses de la Providence et particulièrement les surfaces marines (comme chez Bernardin de Saint-Pierre qui a rendu compte de l'aspect moral et esthétique de la plage, sa supériorité sur la montagne).

Progressivement, sans doute à la lumière des avancées scientifiques qui ont permis la compréhension des phénomènes jusque-là inquiétants (d'où l'importance des documentaires¹⁹, leur complémentarité avec la fiction), la mer a gagné en charmes, dans la rencontre harmonieuse du terrien et du marin : « *Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indévisées des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrie et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue (...). Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillage, s, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés.* »²⁰

Cures thermales, lutte contre le spleen et la mélancolie, plaisir de la conversation et de la méditation, les côtes deviennent l'espace transitionnel entre la terre, ses angoisses, ses rythmes oppressants et la mer, source de consolation et de purification, rappel d'un âge d'or antérieur et, peut-être, d'un repos éternel (*Rêves Amers*, Maryse Condé). Dans *On s'aimera toujours*²¹, un enfant vient sur la plage, construire le souvenir de sa grand-mère, les souvenirs d'une tendre relation, tandis que l'aïeule est en train de mourir.

Lire des récits sur la mer, c'est avoir en tête ces images maritimes, image hétérogènes dans la fiction et le documentaire. La fiction exige en effet des compétences encyclopédiques²² quand elle ne les inscrit pas dans son processus narratif²³ et les documentaires font souvent référence à la fiction²⁴ pour accompagner des explications scientifiques, établir des comparaisons, introduire des démonstrations, illustrer des données, faciliter la compréhension en installant les savoirs dans une perspective historique et mythologique. Une présentation thématique de livres ou un travail au long cours sur un thème donné pourrait donner lieu à un réseau

14. *La légende du Serpent de Gloucester*, M. T. Anderson, ill. Bagram Ibatoulline, Gautier Langueureau

15. Jules Michelet, *La Mer*, folio classique, p.44

16. *Sinbad le marin*, Actes Sud, Casterman, Gallimard (titre liste cycle 3)

17. *L'île des Zertes*, Claude Ponti, L'école des loisirs

18. Voir l'harmonie des tréfonds de l'eau où est établi le royaume de la Petite sirène d'Andersen.

19. Voir notamment *Planète Océan* dans la collection « Voir la terre » chez Fleurus

20. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*

21. *On s'aimera toujours*, Michel Piquemal, Syros

22. Certaines collections, notamment Gallimard (folio), comportent un dossier documentaire.

23. Dans *Princesse de neige* (Pascal Nottet, Stéphane Girel) l'auteur intègre, en fin d'album, des informations sur la vie des bateliers, le référent de l'histoire. (titre liste cycle 3)

24. Sur la couverture de *Coquilles et carapaces* (Les yeux de la découverte, Gallimard), le dieu de la mer figure avec son trident, à côté de photographies de coquillages et de crustacés. À l'intérieur du livre, dans le chapitre sur les tortues, Alice converse avec le griffon et la tortue de mer.

« dès lors que le thème ou motif choisi, du fait de ses symboliques fortes et multiples, pose en soi un problème d'interprétation.²⁵ » Voilà comment nous avons sillonné la mer des livres, fait escales, suivi quelques phares.



LA MER OU L'ORIGINE DU MONDE

Dans la mythologie grecque et romaine le Dieu de la mer (Poséidon ou Neptune) a pour fonction de déclencher les tempêtes. Il nourrit les représentations littéraires des flots en furie tout comme le font les interprétations de la Bible (La Création, le Déluge...) : « *La Genèse impose la vision du grand Abyme* » lieu de mystères insondables ; masse liquide sans repères, image de l'infini, de l'insaisissable sur laquelle, à l'aube de la Création, flottait l'esprit de Dieu. (...) Il n'y a pas de mer dans le jardin d'Eden. L'horizon liquide à la surface duquel l'œil se perd ne peut s'intégrer au paysage clos du paradis. Vouloir pénétrer les mystères de l'océan, c'est frôler le sacrilège... »²⁶

Dans le paradis sans eau les hommes « vivaient » ensemble, sans séparation. L'océan rappelle alors la faute originelle, la colère et la punition divines et les livres pour enfants en parlent : « Dieu dit alors à Noé : - J'ai décidé la fin de tous les êtres vivants car la terre n'est que violence à cause d'eux. (...) Fabrique-toi une arche de cyprès. (...) Et moi je ferai venir le Déluge, les eaux sur la terre, pour détruire toute chair où existe un souffle de vie sous le ciel. Tout ce qui vit sur terre mourra. Mais j'établirai mon alliance avec toi. Tu pénétreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme, les femmes de tes fils. Pour ce qui est de tous les êtres vivants, tu prendras avec toi, dans l'arche, deux animaux de chaque espèce, mâle et femelle, afin qu'ils restent en vie avec toi : des oiseaux, des animaux domestiques, des reptiles du sol, tout selon leur espèce pour sauvegarder la vie. »²⁷

25. Francis Grossman et Catherine Tauveron, *Comprendre et interpréter les thèmes à l'école*. « Comprendre et interpréter le littéraire à l'école : du texte réticent au texte proliférant », Repères n°19, INRP, 1999, p.30

26. Alain Corbin, *Le territoire du vide, L'Occident et le désir du rivage*, Flammarion, Champs, pp.11-12

27. Ancien Testament, collection *Les Universels*, folio junior (Dans la même collection, on trouve *L'Illiade, Héros de la mythologie grecque, Tristan et Iseut...* Ces ouvrages sont suivis d'un supplément illustré en couleurs. On trouvera chez Rue du Monde, pour les jeunes enfants *Les étonnants animaux que Noé a sauvés*, Alain Serres, Martin Jarrie

28. *Les deux îles*, Jörg Müller et Jörg Steiner, Duculot

29. *L'histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*, Luis Sepuveda, Actes Sud

Dans *Les deux îles*²⁸, les auteurs présentent la tempête comme un châtiment divin infligé aux habitants de deux îles qui entretiennent des rapports conflictuels (la grande île domine et exploite la petite île) : pour survivre, une immense tempête s'étant déclenchée, les deux peuples doivent apprendre à vivre ensemble, à se respecter et à se développer harmonieusement tout en maintenant un équilibre naturel et humain, une écologie avant l'heure (thème abondamment repris depuis, qu'il s'agisse des documentaires ou des fictions²⁹). Le rapport des hommes



à la mer est toujours teinté de références divines plus ou moins explicites comme le montre le début de *La Petite sirène*, où le lien est constant entre l'univers du ciel et celui des eaux, suggérant l'impossibilité de l'héroïne d'échapper à des forces naturelles, entremêlées (liguées) et plus grandes qu'elle : « *Loin en mer, l'eau est bleue comme les pétales du plus beau bleu, et claire comme le verre le plus pur, mais elle est profonde, trop profonde pour qu'aucune ancre puisse atteindre le fond, il faudrait poser un grand nombre de tours d'église les unes sur les autres pour monter du fond à la surface. C'est là, en bas, que les ondines ont leur demeure. Tous les poissons, grands et petits, se glissent entre les branches, comme ici les oiseaux dans l'air.* »³⁰

LES MYSTÈRES MARINS

Cette introduction rappelle les longues tentatives entreprises pour lever l'obscurité des fonds marins. Longtemps, en effet, la mer est un lieu énigmatique, théâtre privilégié de la douleur du savant qui échoue à comprendre la répartition entre les espaces terriens et les espaces maritimes sur le globe, les mouvements de l'eau (entre terre et ciel), l'origine des marées et le nom des espèces qui peuplent les fonds sous-marins (sans oublier l'existence des grottes suggérant la présence d'horribles cavernes dans fin). La vie étant associée à la lumière, on a souvent cru que les fonds marins, privés de lumière, ne pouvaient qu'être

peuplés de monstres. L'homme ne pouvant nommer ces espèces, il ne les dominait donc pas et en avait peur, d'où l'importance des monstres marins. Cette frayeur est aussi alimentée par la crainte de voir les eaux se retirer libérant des animaux monstrueux (dragon venant pourfendre l'archange saint Michel, loch Ness, serpent de mer...) et offrant le spectacle de l'horrible désolation du fond de la mer mis à nu par le reflux. Cette terreur existe encore dans certains pays (relancée par le film *Les Dents de la mer*) qu'elle soit liée à des croyances superstitieuses ou des expériences négatives avec la mer : *La peur de l'eau, Une journée de deux enfants de Ganvié, cité lacustre au Bénin*, Dominique Mwankumi, *L'école des loisirs* ; *Octave et le cachalot*, David Chauvel et Alfred, Delcourt (BD) : « *Octave est un jeune garçon qui vit seul avec sa mère dans une petite maison de pêcheur. Octave n'aime pas la mer, il ne se baigne jamais. (...) Mais une nuit, il est réveillé par une voix qui l'appelle ! Il découvre un gigantesque cachalot échoué sur la plage. Pour sauver l'animal, Octave doit mobiliser un farfadet et surtout vaincre sa peur de cette mer qui lui a pris son père. Pour le remercier de l'avoir sauvé, le cachalot apprend à nager à Octave puis disparaît... »*



Parfois, le mystère aquatique donne lieu à des histoires où la crainte fait place à des interprétations plus poétiques et plus rassurantes : *Le chant des baleines*, Dyan Sheldon & Gary Blythe, Pastel. Avec *Vingt mille lieues sous la mer*, Jules Verne porte un autre regard sur les fonds marins anticipant les

30. *La Petite sirène*, H. C. Andersen, Ipomée-albin Michel, Corentin (titre liste cycle 3)

premiers submersibles tandis que les connaissances sur le monde éclaircissent peu à peu les mystères sans toutefois dissiper toutes les craintes (réanimées par les récentes catastrophes naturelles comme le Tsunami).

Récemment, David Wiesner a publié, chez Circonflexe, un étrange album, fascinant et inquiétant : *Le monde englouti* : Occupé à jouer sur la plage, un enfant découvre un appareil photos encore équipé d'une pellicule : une fois développée, celle-ci révèle d'étranges clichés d'une vie sous-marine fantastique et des portraits d'enfants énigmatiques qui se seraient relayés pour prendre ces photos. À son tour, l'enfant se photographie et remet l'appareil à l'eau. Transportée par divers animaux marins et sous-marins, plus ou moins réels, la « boîte noire » est récupérée par un enfant, sur une île. La mise en abîme est à considérer au sens propre et au sens figuré.

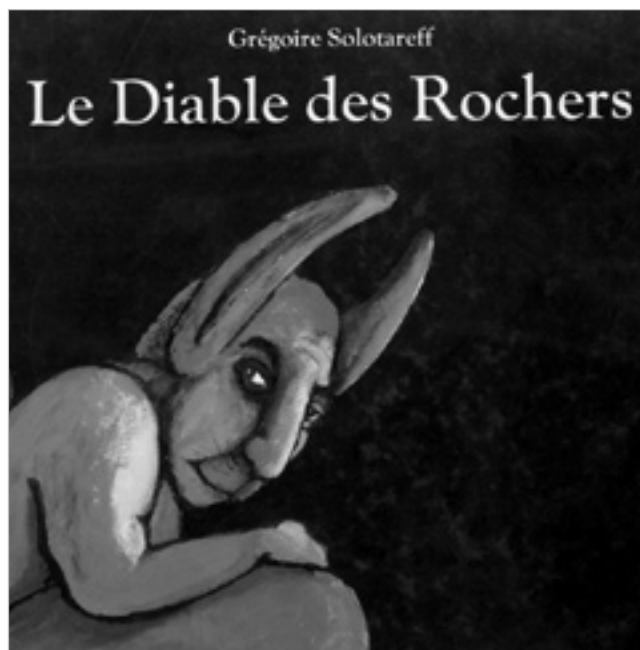
Des albums insistent sur les origines aquatiques des espèces vivantes, traitant les savoirs scientifiques comme les éléments d'une belle histoire, celle de l'histoire humaine. Ces albums se réfèrent à la théorie de l'évolution et laissent un espace à l'inexpliqué de la présence humaine sur terre, une place à l'imaginaire : *Il y a très très longtemps*, Serge Hochain, L'école des loisirs. « Pendant trois millions d'années, les océans sont peuplés d'êtres vivants très simples, formés d'une seule cellule. Les continents restent déserts, parcourus par les rivières et balayés par le vent. Enfin, il y a 700 millions d'années, apparaissent les premiers animaux. Ils sont tous marins. » *En t'attendant*, Nathalie Léger-Cresson, Fabienne Gaston-Dreyfus, Le Rouergue

D'autres albums rapprochent l'origine de la fondation du lieu de naissance : *Dis-moi*, May Angeli, Sorbier. Dans un lieu étroitement lié à la mer, ses climats, ses activités, un enfant questionne sa mère sur le passé de leur ville, comme si leur propre terre était, elle-même, sortie des eaux. La mère hésite à répondre à cette double demande (origine de la ville, origine de la naissance de l'enfant) et laisse planer le mystère tout au long de la fiction (il sera dévoilé dans un épilogue à caractère informatif)³¹. Elle laisse ainsi tout le jeu nécessaire au développement du sentiment d'incertitude concernant l'origine et la destinée humaine.

SOUS L'OCÉAN, LA PLAGE

Les progrès scientifiques, qui dédramatisent les rapports anxieux aux éléments naturels, l'industrialisation et l'urbanisation vont desserrer les angoisses archaïques et tenter d'apaiser les nouvelles inquiétudes de vivre. Les communautés humaines (d'abord les classes privilégiées) s'éveillent peu à peu au désir des côtes qui apparaissent comme un remède aux méfaits de la civilisation : « Là se déploient les sublimes beautés de l'océan septentrional et le pathétique de ses tempêtes. Là, mieux qu'ailleurs, l'individu trouve désormais à se confronter aux éléments à jouir de l'éclat de l'eau, ou de sa transparence. »³²

Dans *Le Diable des Rochers*, un petit enfant disgracieux se retire sur les côtes pour échapper aux moqueries des villageois. Les côtes, inutiles ou maussades, sont alors désertes et désertées par les habitants : « Si l'on était descendu au pied de la falaise à quelques kilomètres du village – ce que personne ne faisait, même par beau temps – on aurait peut-être aperçu un petit garçon aux oreilles un peu trop recourbées, plus tard devenu un homme assez bizarre (...) Il habitait une grotte dans le rocher et se nourrissait de poisson cru, d'herbe grasse et salée qui pousse sur les falaises, de coquillages et d'eau de pluie. Ce monstre s'était lui-même donné le nom de Diable des Rochers. »³³



31. Voir *Les Actes de Lecture* n°73, Pierre Sève, « Prévoir l'endurance des élèves »

32. Alain Corbin, déjà cité, p.68

33. *Le Diable des rochers*, Grégoire Solotareff, L'école des loisirs

34. L'impressionnant parcours du héros de *l'Enéide* débute à l'intérieur de la grotte de la Sibylle.

À ce moment de l'histoire (on est au début) la mer est une masse obscure, sombre, inhospitalière ; une écume banale vient battre le pied d'une falaise d'un rouge violent dans laquelle est creusée une petite grotte obscure³⁴. On ne voit pas le reste de la falaise, tout est resserré sur cette entrée de grotte, on manque de vision. À la fin du livre, quand le petit garçon a réussi à se faire accepter par la petite fille puis par le village, le lecteur a disposé d'un tout autre point de vue : un panorama grandiose, sur une côte brillante, éclairée par le vert d'eau de la falaise tandis que la mer est baignée de lune. On apprend, dans le texte, que le champ, près du littoral, est désormais cultivé et que la grotte a été remplacée par une jolie maisonnette ; les habitants ont donc gagné en confiance et en civilisation, en s'appropriant les lieux, en les cultivant ils ont construit de l'humanité, ils ont acquis une culture : « *Le temps a passé dans ce pays comme dans le nôtre. Le Diable des Rochers se remet tout à fait de ses blessures. Il vit à présent dans une maison toute petite mais suffisante, que l'on appelle « la Maison rouge », au bout du champ... »*

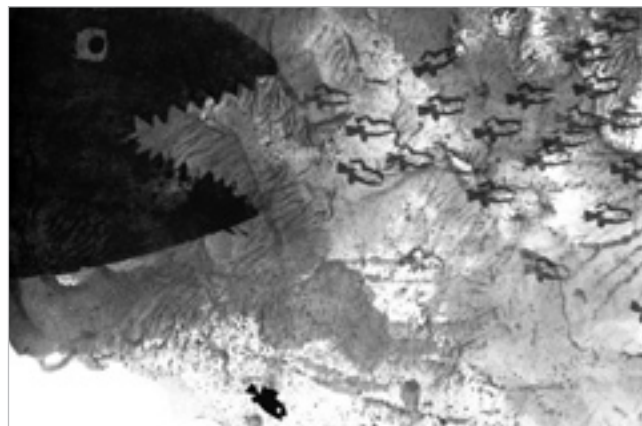
LA MER DANS TOUS SES ÉTATS

Quelles que soient les ouvertures dues au progrès de la science et des mentalités, la mer n'a rien perdu de ses anciennes réputations (*l'exquise horreur*) et la littérature joue tantôt avec la furie des flots, tantôt avec l'air marin bien-faisant (vacances, cures de santé), tantôt avec les désirs que tant d'espace procure aux hommes (qui comparent souvent les mouvements de leur âme à ceux du monde marin), tantôt avec tous ces sentiments à la fois.

La tempête. Souvent association est faite entre mer déchaînée et folie (voir Tristan lorsqu'il est refoulé par les marins de Cornouailles). « *Dans les pièces de Shakespeare de la jeunesse et de la maturité, tempêtes, bêtes féroces, comètes, maladies, vices tissent un réseau d'associations, évocateur d'un monde en conflit, dominé par le désordre. L'océan hivernal gris, lugubre et froid synthétise les formes de la peur ; il entretient la hantise de se voir surpris par la mort imprévisible, dépourvu des derniers sacrements, loin du cercle familial ; s'être corps et âme³⁵, livré sans sépulture à ces flots infinis qui ne connaissent aucun repos.* »³⁶

L'engloutissement. Si la mer a permis la vie sur terre, elle menace aussi d'anéantissement. Nombre de récits

mêlent à la crainte d'être englouti à celle de disparaître par dévoration (voir *Pinocchio*), les monstres étant perçus comme s'entre-dévorent. Cette image du monde cruel, de l'absorption en chaîne, de l'avalément emboîté³⁷ est souvent employée, parce que fascinante : *Pilotin*, Leo Lionni, *L'école des loisirs*



Séparation. La mer a souvent été symbole de séparation, d'abandon (Ariane, Phèdre...) d'exil, où le naufrage, parfois, délie à jamais les liens entre les humains, mais pas leur affection. Tristan et Iseut voient naître et mourir leur amour sur les mers. Le long poème est bercé par les mouvements de l'eau. Souvent, dans la littérature de jeunesse, les circonstances de séparation sont sociales (émigration, fuite des conflits). La mer apparaît alors comme un horizon trop lointain qu'on se plaît à fixer

comme pour mettre fin à une interminable attente, un inépuisable questionnement sur la vie. *Moun*, Rascal & Sophie, Pastel ; *Maman D'lo*, Axel Godard, Albin Michel. Quand elles sont accidentelles, les causes de séparation des parents et des enfants jouent le même rôle que dans les contes : « *De nombreux contes de fées commencent avec la mort d'une mère ou d'un père ; dans ces contes la mort d'un des parents crée des problèmes angoissants (...)* Tel est exactement le message que les contes de fées, de mille

35. Dans *Navratil* (Le Rouergue), Olivier Douzou reprend cette expression mais à l'envers (âmes et corps) pour évoquer toutes ces vies emportées dans la mort sans sépulture.

36. Alain Corbin, déjà cité, p. 18

37. « L'océan liquide repère des monstres, est un monde damné dans l'obscurité duquel s'entre-dévorent les créatures maudites. Gaston Bachelard et Gilbert Durand (Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas) ont souligné la fascination éprouvée par l'enfant qui assiste pour la première fois, à l'absorption du petit poisson par le gros. Ce monde cruel de l'absorption en chaîne, de l'avalément emboîté figure le domaine de Satan et des puissances infernales. » Alain Corbin, déjà cité, p. 17

manières différentes, délivrent à l'enfant : que la lutte contre les graves difficultés de la vie sont inévitables et font partie intrinsèque de l'existence humaine, mais que si, au lieu de se dérober, on affronte fermement les épreuves inattendues et souvent injustes, on vient à bout de tous les obstacles et on finit par remporter la victoire. »³⁸

Deux ouvrages situant clairement la mort (ou la disparition) dans les flots : *Oncle éléphant*, Arnold Lobel, L'école des loisirs. « *Papa et maman étaient partis faire de la voile. Je n'avais pas pu les accompagner. J'avais la trompe qui coulait et mal à la gorge. Je suis rentré me coucher. Il y a eu un orage. Le bateau n'est pas revenu. Papa et Maman avaient disparu en mer. J'étais seul, assis dans ma chambre, les rideaux fermés. J'entendis la porte s'ouvrir.* » *La fille sur la balançoire rouge*, Polly Horvath, L'école des loisirs, Coll. Neuf. « *Un jour d'été un typhon s'est levé sur la mer et le vent s'est mis à chasser la pluie quasiment à l'horizontale de notre maison. Le bateau de pêche de mon père tardait à rentrer et ma mère, qui n'était pas du genre à attendre en se rongant les ongles, a mis son ciré jaune et son chapeau et m'a déposée chez Miss Perfidy en disant : Miss Perfidy, John est quelque part là-dedans, et je ne sais pas s'il va réussir à rentrer au port, je prends le voilier pour aller le chercher.*

Évidemment, une personne sensée aurait pu faire remarquer à ma mère que, si un gros bateau de pêche ne s'en sortait pas sur cette mer démontée, notre petit dériveur s'en sortirait encore moins. Mais Miss Perfidy n'était pas du genre à perdre son temps en palabres inutiles. Elle se contenta de hocher la tête. Et c'est la dernière fois que je vis ma mère.

Le bateau de pêche n'est jamais rentré au port. Le voilier non plus. Je suis donc restée chez Miss Perfidy (...). Je savais que mes parents ne s'étaient pas noyés. Je les soupçonnais d'avoir fait naufrage sur une île quelconque, où ils attendaient, c'est certain, que quelqu'un vienne les sauver.

Chaque matin, je descendais sur les docks pour regarder les bateaux entrer au port, persuadée que j'allais voir mes parents arriver, peut-être sur le dos d'une baleine. »

Dans *Max et les Maximonstres*, la mer est l'élément indispensable à la mise d'une

distance dans le conflit entre Max et sa mère. C'est aussi le lieu du retour nécessaire et de l'apaisement de l'âme.³⁹

Le naufrage et l'île⁴⁰. Le naufrage⁴¹, un classique de la littérature maritime, est caractéristique d'une purification, d'une nouvelle naissance (l'eau a valeur de baptême), d'une possibilité de rejouer sa vie. Rupture nécessaire abondamment traitée, des récits antiques jusqu'aux récits contemporains, lesquels se réfèrent aux mythes anciens. *Robinson Crusoe*, Daniel Defoe/Vendredi ou la vie sauvage, Michel Tournier, Gallimard/Moi, Kensuké, Mickaël Morpurgo, Gallimard : ces trois livres ont fonctionnent sur des constantes, qu'il s'agisse de procédés de réécriture ou de références. *Le Nuage immobile*, Michèle Ferri, Sarbacane. *Macao & Cosmage*, Edy Legrand Edouard Léon Louis, Circonflexe. (Pour ces deux derniers albums, voir la liste ministérielle des livres du cycle 3). *Navratil*, Olivier Douzou et Charlotte Mollet, Éd. Le Rouergue. Dans ce dernier album, le naufrage n'a pas valeur de renaissance mais de mort précoce, mort psychique pour le narrateur : « *Je n'ai vécu que jusqu'à quatre ans, depuis je suis un resquilleur de vie, un grappilleur de temps ; et je me laisse aller sur cet océan* », déclare Michel Navratil qui, avec son frère, a survécu au naufrage du Titanic, voyant son père se noyer alors que lui-même avait quatre ans.

Le débarquement. Si elle a permis le développement des grandes civilisations, la mer a aussi favorisé, sur les rivages l'arrivée des agresseurs, le commerce des humains : *Longue vie aux dodos*, Dick King-Smith, Folio Cadet ; *Deux graines de cacao*, Evelyne Brisou-Pellen, Le livre de Poche

LES BIENFAITS MARITIMES

Durant les 40 jours, la légende raconte que les eaux qui submergeaient les terres demeurèrent assez calmes, afin d'éviter le naufrage de l'arche de Noé. La mer a aussi un pouvoir apaisant, bienveillant (elle sauve souvent Tristan des flots) et elle est source de progrès humains de toutes sortes : « *... je puis dire que la Méditerranée a été une véritable machine à fabriquer de la civilisation. Mais tout ceci créait nécessairement de la liberté de l'esprit, tout en créant des affaires. Nous trouvons donc étroitement associés sur les bords de la Méditerranée : Esprit, culture et commerce.* » Paul Valéry

38. La psychanalyse des contes de fées, Bruno Bettelheim, Robert Laffont, pp.19-18

39. Max et les Maximonstres, Maurice Sendak, L'école des loisirs

40. Voir l'article sur L'île, Armin Greder, La Compagnie Créative, dans Les Actes de Lecture n°93, pp.31-33

41. Le naufrage, comme d'autres catastrophes (incendies, jeune fille mordue par un serpent...), inspire, entre autre, la peinture du XVIII^{ème} siècle et permet de se réunir autour des mêmes types de sensibilités : « La multiplicité des scènes du drame permet au spectateur de récapituler les figures du malheur (...) Tandis que l'individualisme s'approfondit au sein du corps social, la peinture de marines comme le récit de la catastrophe s'accordent au besoin grandissant de ressasser la courbe de l'existence. La représentation du naufrage fournit aussi l'occasion d'énumérer et d'exalter tout à la fois les sentiments humains. L'amour maternel, conjugal, filial ainsi que l'amicalité trouvent à se dire ici avec une particulière emphase. » Alain Corbin, déjà cité, pp.269-270

L'appel de la mer. La mer tente les vocations voyageuses et la littérature valorise cet appel du large (voir notamment les sentiments de Marius, œuvre de Marcel Pagnol, à l'écoute des sirènes de bateaux : l'homophonie du mot n'est pas sans rappeler d'autres chants de sirènes).

La mer est symbole de liberté, défi à la volonté humaine (voir toutes les chansons de matelots, toutes les formes de lyrisme poétique) et les marins, porteurs de pensées contestataires, sont les premiers « entrepreneurs autonomes », selon l'expression de Fernand Braudel : ils fuient les carcans d'une société hiérarchisée et partent chercher aventures. Nombreux sont les récits initiatiques où les « mousses » apprennent à devenir des hommes au contact de vieux loups de mer : ■ *L'île au trésor*, Robert Louis Stevenson, Le livre de Poche ■ *Le trésor du vaisseau*, Jacqueline Favreau, Letavia Jeunesse ■ *Ohé ! Capitaine*, Thierry Desailly, Milan ■ *Deux graines de cacao*, Evelyne Brisou-Pellen, Le Livre de poche

Dans *Novecento* : pianiste (Alessandro Baricco, Folio), le personnage naît sur un bateau reliant Le Havre et New-York. Abandonné, il ne quittera jamais cet espace flottant, apprenant à jouer du piano pour distraire les voyageurs et trouvant, dans le nombre limité des touches de son piano, plus de matière à créer que dans l'infinitude supposée du monde terrien.

LA MER QU'ON VOIT DANSER

*« Nul plaisir ne peut me toucher
Fors celui de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise,
Où mon deuil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la mer (...) »*

Tristan Lhermite, Mer

D'abord considérées comme hostiles et représentant l'imperfection du monde habitable, les côtes attirent l'éternel voyageur désireux de retrouver sa terre (Ulysse n'était pas vraiment attiré par la mer mais par les côtes d'Ithaque, même sentiment pour Télémaque). Parce qu'elle est mouvement, reflets du ciel, la mer devient un lieu de méditation pour l'âme : « mélancolique et lucide décision de ne plus prétendre à imposer d'ordre sinon à elle-même... » La grève s'offre peu à peu

au plaisir de la conversation, de la méditation. Socialement, la mer devient le symbole de la pureté de l'air, de la tranquillité, des vacances. La croisière offre un apaisement à l'âme tourmentée et met fin aux crises morales. Les plages deviennent des lieux de repos, de régénération. Les Romantiques sont attirés par la contemplation des éléments déchaînés, les Bourgeois sont désireux d'un autre lieu de vie, moins pollué, moins peuplé. Même la tempête devient splendeur, source de nouveaux départs : ■ *Le Nakakoué*, Claude Ponti, L'école des loisirs ■ *Hulul et la lune*, Arnold Lobel, L'école des loisirs ■ *Georges Lebanc*, Claude Ponti, L'école des loisirs ■ *La tempête*, Florence Seyvos et Claude Ponti, L'école des loisirs



LA MER, ESPACE D'AMBIVALENCES

« Il appelait l'océan la mar, qui est le nom que les gens lui donnent en espagnol quand ils l'aiment. On le couvre aussi d'injures parfois, mais cela est toujours mis au féminin, comme s'il s'agissait d'une femme. Quelques pêcheurs, parmi les plus jeunes, ceux qui ont des bateaux à moteur (...) parlent de l'océan en disant el mar, qui est masculin. Ils en font un adversaire, un lieu, même un ennemi. Mais pour le vieux, l'océan, c'était toujours la mar, quelque chose qui dispense ou refuse de grandes faveurs... » Ernest Hemingway, Le vieil homme et la mer.

« Toujours tu chériras la mer », « La mer toujours recommencée », disent les poètes, et la littérature n'en finit pas de brasser, avec la même énergie créative, les images de l'existence, de la vie à la mort, tout près des profondeurs et de l'immensité. Le Petit navigateur illustré, Elzbieta, Pastel

Combinant les différentes représentations que les hommes se sont faites du puissant élément, des personnages sont nés sur les plages et sur les pages des livres d'enfants, disant le rapport toujours énigmatique des êtres vivants avec leur environnement : étranges « animaux du bord de mer », les pensées des terriens « maritimes » sont sans cesse ballotées par les flots, leur vie à terre n'existant que par la surface liquide, sans cesse attirante. Quelques métiers sont apparus, traitant de la mer, vue des côtes.

Le gardien de phare. Pour Bernardin de Saint-Pierre, les volcans servent de phare aux matelots et les hommes qui y habitent semblent fragiles ou alors faire partir des éléments. Le gardien de phare réunit en lui le besoin de fuite et de sécurité. *Attendre un matelot*, Ingrid Godon, éditions Être.

Contrairement au marin, le matelot, étymologiquement parlant, n'est pas solitaire. Le mot suggère un « compagnon de couche », les matelots devant autrefois se partager, à tour de rôle, le même hamac. Le matelot est donc un homme d'équipage associé à un autre. Théo (dieu, en grec et gardien de phare dans l'album) attend désespérément le retour de Matroos (matelot en néerlandais), son compagnon, un marin qui lui a promis de faire le tour du monde avec lui. Mais il ne vient pas, même pas le jour de son anniversaire où trois amis de Théo essaient de lui faire oublier ses chimères : la boulangère, le facteur et Emma, l'amie. Ce n'est qu'après la fête, la nuit, que Matroos surgit et qu'il entraîne Théo dans l'aventure maritime promise. À la fin de l'album, Rose, la boulangère et Félix, le facteur, reprennent le poste de garde, guettant le retour du gardien de phare, tout en redoutant divers dangers. À tour de rôle, l'attente se partage, l'éternel sentiment de ceux qui vivent aux bords des mers. *Le petit gardien de phare*, Elodie Nouhen, Circonflexe

Le pêcheur. Quant au pêcheur, sa relation à l'élément est si vitale qu'il semble synthétiser en lui toutes les contradictions que les hommes entretiennent avec l'espace marin, réel ou imaginaire. *La pêche à la sirène*, Elzbieta, Pastel

Le marin en retraite. Les vieux navigateurs, trop âgés pour courir les flots, n'en finissent pas de voyager sur leur mémoire, séduisant toujours leurs auditoires de leurs

exploits longuement réécrits. Troubadours des temps modernes, ils font vivre les légendes magnifiques qui auréolent les rapports des hommes aux océans tout en donnant du sens à la vie terrestre. *L'épave du Zéphyr*, Chris van Allsburgh, L'école des loisirs *Blanche Dune*, Rascal & Stéphane Girel, Pastel

Terminant ce petit tour en mer, et pour mieux dire la multiplicité des regards, offrons-nous une désopilante synthèse, sémantique et linguistique.

Malgré les interdictions de la mère, un enfant et son chien ont mangé trop de gâteaux. Alors qu'ils prennent leur bain, les voilà pris d'un étrange *mal de mer*. Intoxiqués par le rhum d'un baba, ils ont l'impression de *chavirer* (un homme à la mer) tant ils ont mal au cœur, et que tout *tangue* autour d'eux. Ils finissent par se sentir, sous la vague de Hokusai, attaqués par « un gros éclair au chocolat », autrement dit par un gros et clair *cachalot*. Ce n'était en fait que la mère apportant le chocolat du matin. L'enfant a justement une petite faim (*fin ?*). Ce n'était finalement pas la mer à boire, cette histoire (*Les deux goinfres*, de Philippe Corention, L'école des loisirs.)

■ Yvonne CHENOUF



● La rentabilité moyenne d'une librairie est de 2% mais seulement de 0,6% pour celles qui font moins de 300 000 euros de chiffre d'affaires annuel.